

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Thierry COLLAUD

Un temps pour se taire, un temps pour parler

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 2014, tome 109, p. 121-129

©Abbaye de Saint-Maurice 2015

# Un temps pour se taire, un temps pour parler

**Le thème des Conférences de Carême à l'Abbaye était cette année : « En toute vie le silence dit Dieu ». Le professeur Thierry Collaud, médecin et théologien, nous livre le texte de son exposé du 3 mars 2014.**

« *En toute vie, le silence dit Dieu* ». Est-ce toujours le cas ?

Nos silences ne sont-ils pas trop souvent des silences renfrognés, des silences d'impuissance, des silences inquiets, des silences d'effroi ou d'ennui ?

Pour dire Dieu il faut au silence une certaine qualité, il faut qu'il soit ajusté, c'est-à-dire qu'il vienne en son temps, au moment opportun, quand le vide s'étant fait en soi, s'ouvre un espace pour la grâce, source de la vraie liberté.

Il y a donc des temps pour se taire, des temps pour parler aussi, mais pas de n'importe quelle parole. Dans un monde de bruit, de parlotte, le monde du bla-bla et du bling-bling, le monde des beaux parleurs, nous avons besoin de paroles pauvres, c'est-à-dire désencombrées de tout désir de paraître ou de toute prise de pouvoir.

Parce qu'on aura su se taire au bon moment la parole vraie pourra surgir elle aussi à son heure. Parole vraiment humaine qui dit ce qui

est important : Dieu, mais aussi ce qu'il souffle à l'oreille de l'homme : l'amour, la tendresse, le respect, la prière, la joie et la louange.

Ces paroles qui viennent en leur temps et qui se nourrissent d'un silence habité par Dieu font alors de nous des témoins. Non pas parce que nous aurions trouvé les arguments convainquants pour répondre aux questions du monde, mais parce que dans nos mots si imparfaits et dans nos paroles maladroites nous laisserons transparaître ce qui nous habite.



Comment parle-t-on ? Avec des phrases uniquement ? Les théoriciens de la communication cependant nous disent que la majeure partie de ce que nous communiquons n'est pas transmis par nos phrases et nos mots, mais par tout ce qui les entoure. C'est notre vie tout entière qui parle. Plus précisément c'est la Vie pleine qui nous habite qui tressaille en nous et qui dans tout notre être cherche à louer Dieu.

*Tout ce qui est tressaille d'être à Lui !  
Soyez la voix du silence en travail,  
Couvez la vie, c'est elle qui loue Dieu !*

Patrice de La Tour du Pin

Le témoin parle en se donnant à voir. Mais ce qu'il donne à voir ce n'est pas lui-même, ce ne sont pas ses paroles, ce ne sont pas ses actions concrètes, ce que l'on peut décrire et voir visiblement de ce qu'il fait ou ce qu'il dit, s'il est un vrai témoin, ce qu'il doit donner à voir c'est ce qui le transperce, c'est ce qui l'habite, ce qui le dépasse. Il y a en lui du plus grand que lui et c'est cela qui doit transparaître.

Pour être des témoins, il faut que nos actions et nos paroles ne masquent pas ce que nous avons à vraiment à donner à voir. Et vient alors la nécessité du silence c'est-à-dire du désencombrement du dépouillement dans le trop-plein de paroles et d'actions où nous sommes la plupart du temps. Nous sommes ici dans une abbaye et les moines de toutes les abbayes l'ont toujours su. Ils se sont approchés du silence non pas pour perdre leur temps, leur vie, leur humanité ou leur liberté, mais pour la gagner.

L'auteur de l'hymne qui est mis en exergue de ces conférences, le poète Patrice de La Tour du Pin, continue ainsi :

*Pas un seul mot, et pourtant c'est son Nom  
Que tout secrète et presse de chanter.*

## Le temps : des nœuds colorés sur la trame de nos vies

Parole et silence non pas dans une alternance temporelle rigide, mais comme des καιροί (*kairoï*), des temps favorables à déterminer et à reconnaître. Il est *maintenant* le temps du silence, il est maintenant le temps de parler... Nos vies peuvent être décrites de deux manières : comme un chemin que nous parcou-

En toute vie, le silence dit Dieu,  
Tout ce qui est tressaille d'être à Lui!  
Soyez la voix du silence en travail,  
Couvrez la Vie, c'est elle qui loue Dieu!  
Patrice de la Tour du Pin



**Conférences de Carême  
Basilique  
de Saint-Maurice**

**20 heures**

«En toute vie le silence dit Dieu»

Fr. Jean-Michel Poffet op Du silence pour la Parole: l'appel des Ecritures	
P. Michel Quenot, maître orthodoxe Le silence dans la spiritualité orthodoxe	
Abbé Pascal Desthieux, cont Le silence dans la liturgie	
Thierry Collaud, météorologue Un temps pour se taire, un temps pour parler	

**Jeudi 13 mars 2014  
Jeudi 20 mars 2014  
Jeudi 27 mars 2014  
Jeudi 3 avril 2014**

«Ecoute mon fils» (saint Benoît)  
**Célébration pénitentielle de Carême  
Basilique de Saint-Maurice  
Jeudi 10 avril 2014 à 20.00**

**Invitation à tous  
Libre participation aux frais**

rons et comme une suite d'événements bien particuliers. Ceci nous amène à deux représentations du temps : le temps que l'on appelle *χρόνος* (*chronos*) et celui, différent, que l'on appelle *καιρός* (*kairos*).

Le temps *χρόνος* (*chronos*) c'est le temps qui se déroule, le chemin sous nos pas, le déroulement régulier des instants indépendamment des actions humaines. Le *καιρός* (*kairos*) c'est classiquement, *le moment favorable*. Il s'agit à l'origine d'un terme utilisé en médecine pour désigner le moment approprié pour agir sur une maladie, l'action thérapeutique ne venant ni trop tôt, ni trop tard. *Le moment juste*, c'est-à-dire celui où l'action s'ajuste à la maladie telle qu'elle évolue chez une personne particulière. Le *καιρός* (*kairos*) c'est le moment où la vraie vie, la Vie en plénitude (Jn 10,10) trouve l'occasion de sourdre et offre ses prémices. C'est le *moment favorable* pour la guérison, pour

la délivrance de tout ce qui enchaîne ou enferme, pour la liberté, pour la présence, et si imparfaite et provisoire qu'elles puissent être encore, pour la rencontre et la jouissance de Dieu et les uns des autres en Dieu selon le mot de saint Augustin<sup>1</sup> ; autrement dit, le moment favorable pour le salut.

En résumé : sur un fond de déroulement continu (*χρόνος* (*chronos*)) le temps contient des moments de densité particulière (*καιροί* (*kairoi*)) des brèches par où peut surgir la grâce. C'est à ces moments que fait référence l'Ecclésiaste quand il dit qu'il y a un temps pour faire silence et un temps pour parler. Le défi sera de trouver le bon temps, de trouver le moment favorable où pour que la Vie puisse se déployer il est opportun de parler ou de se taire.

## Parole et silence sur le chemin de l'homme

Cet homme qui marche sur le chemin qui est-il ? J'en retiendrai trois caractéristiques : Il est *ouvert sur l'infini*, capable d'en recevoir le don et de devenir lui-même don ; il est *limité et fragile*, envahi par la souffrance au risque d'en être détruit ; il est *relation et communion*, destiné à la joie du festin.

### Ouverture au don

L'ouverture sur l'infini, sur l'au-delà, sur le plus grand, c'est l'ouverture sur Dieu. Dire l'ouverture, c'est dire une disponibilité, un accueil, une écoute. Le temps pour se taire c'est alors le temps pour que Dieu puisse parler. Dans un monde où le stress et l'activisme nous poussent à donner des réponses toujours

plus rapides et concises (voir la tyrannie des e-mails) il est important de retrouver le sens du temps et de laisser à nos silences l'opportunité d'être habités.

Cette ouverture est ouverture au don et c'est là un élément constitutif dans la définition de l'humain. Nous pouvons nous définir comme des êtres capables de donner et de recevoir (la vie, notre vie l'amour...).

### ***Le temps pour se taire, un temps pour recevoir***

L'homme ne se fait pas lui-même, il se reçoit et de qui se reçoit-il ? De ses parents uniquement ? Ceux-ci seraient alors investis du pouvoir incroyable de fabriquer à partir de rien un être humain ? Au-delà de ses parents qui sont de simples canaux, l'être humain ne se reçoit-il pas plutôt de cette source de la vie qui coule continuellement à partir de son auteur divin ? Se recevoir et recevoir toutes choses. On a ici une attitude fondamentale vis-à-vis du monde créé et du Créateur. Notre attitude juste est celle d'une réception émerveillée de ce qui nous arrive comme des dons... et là bien sûr il faut faire silence. Je ne peux me recevoir si je suis occupé ailleurs. Je ne peux recevoir les autres et le monde s'ils me dérangent.

Jean-Paul II quand il était jeune prêtre et qu'il se demandait comment aborder les personnes qui venaient à lui, s'est vu dire par son directeur spirituel que, peut-être, Dieu voulait lui donner ces personnes. Et, dira-t-il, cela a changé sa manière d'aborder autrui. L'autre qui lui apparaissait comme d'emblée donné par Dieu et il pouvait lui dire : « Dieu t'a donné à moi »<sup>2</sup>. Dire cela, c'est dire qu'il y a eu avant la prise de parole un silence, un silence pour recevoir

l'autre. Et seulement alors la parole : « Dieu t'a donné à moi » peut surgir.

Le silence est nécessaire à la réception du don, et il est capital de savoir recevoir le don pour que celui-ci continue d'être considéré comme un don, c'est-à-dire que nous ne nous l'appropriions pas. La relation à autrui est tout à fait parlante à ce sujet. Je ne peux pas mettre la main sur lui me l'approprier. Rentrer dans cette dynamique du don, cela veut dire que, dans le silence, je reçois l'autre comme don, mais je peux moi aussi lui être donné de sorte que lui aussi puisse dire : « Dieu t'a donné à moi ». Un temps pour recevoir, un temps pour donner, pour se donner ou pour se laisser donner par Dieu à l'autre.

Recevoir est différent de s'approprier. Devenir propriétaire est toujours quelque chose de dangereux de difficile à négocier, saint François d'Assise le savait bien qui ne voulait pas que ses frères possèdent leur couvent. Il avait bien compris la logique de l'appropriation qui est autre que la logique de la réception du don. Dans l'appropriation, on sort d'une circulation de la gratuité, de la grâce pour revenir, redescendre dans la manière mondaine donc nous nous comportons avec nos possessions. François avait compris que la possession nous modifie, qu'elle crée en nous l'angoisse de la perte et que cette angoisse nous empêche d'être vraiment. On va dire qu'elle nous réduit au silence, silence de l'accaparement, silence de l'avare qui s'assied sur sa cassette et qui ne prend plus la peine de parler aux autres tant il est occupé à protéger ses biens. Silence au mauvais moment, au mauvais endroit. Si vous avez un couvent, disait François, à ses frères, vous devrez construire un mur tout autour et placer des gardes pour le protéger parce que

vous serez dans l'angoisse qu'on ne s'en empare et que l'on vous en dépouille.

Il y a un temps pour se taire, pour accueillir et recevoir le don, et il y a un temps pour parler, c'est-à-dire pour donner et se faire soi-même don.

### ***Le temps de la souffrance***

L'être humain limité et vulnérable est inévitablement, sur le chemin de sa vie, confronté à la souffrance. Devant la finitude douloureuse, difficile, la finitude de la souffrance, l'homme doit-il se taire ou parler ?

Il y a un temps pour parler, pour dire l'insupportable et l'inacceptable de la souffrance. Il y a un temps pour se taire, pour accueillir la présence de Celui qui nous dit « je suis près de toi dans ton épreuve » (Ps 91,15).

Un temps pour se taire, un temps pour parler. Un temps même pour crier « Mon Dieu, mon Dieu pourquoi m'as-tu abandonné » (Ps 22,2). Car parler dans la souffrance c'est d'abord crier, lancer sa plainte, dire l'inacceptable, l'insupportable, l'incompréhensible de sa souffrance ou de celle des autres. Et le seul à qui, au bout du compte, on peut encore le dire quand tous les autres ont cessé d'écouter, c'est Dieu.

Temps pour parler, mais temps opportun à trouver parce que face à la souffrance d'autrui il y a toujours le danger d'une parole inadéquate, c'est-à-dire une parole qui ne prend pas la mesure et qui va jusqu'à justifier la souffrance de l'autre, qui lui explique pourquoi il souffre comme le feront les amis de Job une fois sortis de leur silence. Or le philosophe

Emmanuel Levinas nous met en garde contre le scandale, l'immoralité « qui, dit-il, arriverait par moi justifiant la souffrance de mon prochain »<sup>3</sup>.

Il y a des temps devant la souffrance où on ne peut qu'être dans le silence. C'est le temps du *stabat mater*, de la présence impuissante :

*Debout, la mère des douleurs  
se dresse, le visage en pleurs,  
sous la croix où son fils pend.  
Sa pauvre âme tant gémissante,  
et tant navrée et tant dolente,  
un glaive aigu la pourfend.*

Silence dramatique de Marie au pied de la croix. Sa souffrance est double. Il y a d'abord la souffrance de la compassion, ce nœud dans les entrailles ressenti à la douleur d'autrui, le mal de l'autre qui s'inscrit dans notre propre chair. Et puis il y a la souffrance de l'impuissance. Souffrance de ne pouvoir rien faire pour l'autre. Impuissance face au travail destructeur de la maladie et de la mort.

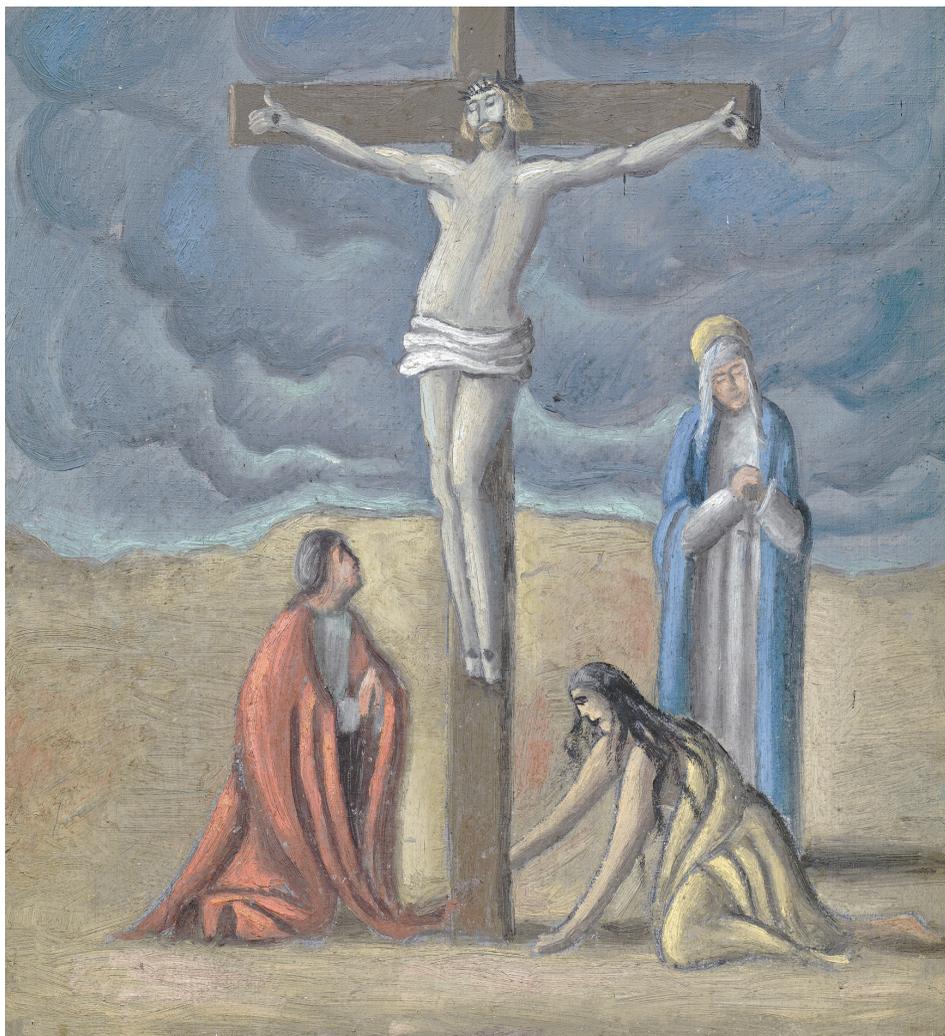
Ne pouvoir ou ne savoir rien faire, ne pouvoir rien dire ou ne savoir que dire. Au pied de la croix, Marie ne peut rien faire d'autre que de rester là dans le silence. Elle ne peut pas annuler ce qui se passe, elle ne peut pas détacher son fils mourant de la croix, elle ne pourra que le recevoir mort dans ses bras.

Et là alors la question : Qu'y a-t-il dans ce silence ? Qu'y a-t-il dans nos silences quand nous sommes debout, transpercés au pied de nos croix ? Car si le *Stabat Mater* reste un des hymnes les plus mis en musique, c'est bien parce que l'interpellation de l'image de cette femme de douleur nous renvoie à tous ces moments où le compagnon, le fils, l'ami, avec

qui nous voulions aller vers la vie est rattrapé par la mort, c'est-à-dire par tout ce qui défait, qui décompose, qui désintègre, ce que dans le langage biblique on associe à la figure des ténébres.

Qu'y a-t-il dans le silence de Marie ? Les Évangiles ne nous le disent pas, sauf que nous pouvons imaginer qu'elle rejoint à ce moment-là une expérience universelle qui se retrouve à un degré ou à un autre dans tous nos accompagnements. Ce silence-là n'est pas choisi, mais subi, imposé. On s'en serait bien passé. Le silence bien des fois survient, surgit de manière inattendue. On ne sait soudain plus quoi faire, plus quoi dire. Silence de l'impuissance, du désarroi. On est désemparé, terme qui étymologiquement renvoie à un navire privé de ce qui est nécessaire à son bon fonctionnement. On est alors sans réaction parce qu'on est privé de ce qui fait notre capacité d'agir, privé de moyens pour influencer le cours des choses qu'on est conduit à subir passivement.

Alors dans le silence de la Mère au pied de la croix, je peux imaginer ce sentiment d'être en perte, l'effroi devant le silence de la mort, l'incompréhension face aux choses qui ne vont pas comme elles auraient dû, un sentiment d'injustice aussi. Et puis, j'ose le croire, une espérance quand même, non pas probablement la confiance tranquille de celle qui sait que tout finira bien, mais plutôt l'*espérance dans la nuit*, l'espérance contre toute espérance, l'*espérance douloureuse* du psaume 88, où le psalmiste continue envers et contre tout à appeler celui qu'il nomme : « Dieu de mon salut », ou l'espérance de Job quand, du milieu de sa nuit, sachant sans savoir que Dieu a toujours une réponse, il peut s'écrier : « Je sais que mon Rédempteur est vivant » (Jb 19,25-26). Ce passage



« Au pied de la croix de Jésus se tenait sa Mère. »  
 Un des tableaux du Dies Irae peint en 1925 par Gaston Faravel pour la chapelle du Collège.

du livre de Job est même d'autant plus significatif que les exégètes sont partagés devant des difficultés de traduction insurmontables. Peut-être que le souffle du Verbe, inspirateur de l'Écriture veut nous dire quelque chose par ces deux versets confus et intraduisibles. Ne serait-on pas renvoyé à la confusion même de Job qui au fond du chaos, de la décompo-

sition, de l'abandon, c'est-à-dire de la non-vie où il se trouve, ne peut que balbutier une phrase qu'on arrive mal à reconstruire mais où comme des lumignons fragiles on distingue quelques bribes éclairant ces ténèbres que l'on croyait totales. Tous les traducteurs sont au moins d'accord sur quelques mots : « *je sais* » la certitude de la foi ; « *mon go'el* » c'est-à-dire

mon défenseur ou mon rédempteur, un « *relèvement* » dont on ne sait si c'est celui du go'el ou de Job lui-même ; et finalement ce cri de confiance « *je verrai Dieu* ».

Un temps pour parler, un temps pour se taire. Il y a de vraies et de fausses paroles face à la souffrance, les fausses paroles sont celles des amis de Job, la vraie parole et celle de Job que Dieu valide à la fin du livre : « Mon serviteur Job a bien parlé » (42,7). Remarquez que Dieu appelle Job « mon serviteur » : est-ce que le maître se réjouit de la souffrance de son serviteur ? Je vous renvoie à la parabole du centurion qui avait un serviteur malade et sur le point de mourir (comme Job). Or nous dit saint Luc ce serviteur « lui était cher », raison pour laquelle il mobilise ses relations pour demander à Jésus son aide (Lc 7, 1-10). Ce beau mouvement de compassion qu'on reconnaît chez le militaire romain, à combien plus forte mesure le trouvera-t-on chez notre Père. Le temps du silence est aussi le temps pour entendre et recevoir la compassion de Dieu pour celui qui souffre.

« Mon serviteur Job a bien parlé ». Et qu'a dit Job ? Il a dit des paroles vraies. Il a crié sa douleur et son incompréhension, mais il a reconnu aussi la présence divine incompréhensible et mystérieuse qui le dépasse infiniment.

Et un nouveau silence apparaît à la fin du livre, silence où Job est reconstitué pourrions-nous dire, silence où dans l'émerveillement face à la création il est sorti de sa souffrance, il est sorti d'un centrement mortifère sur soi. Non pas que la souffrance soit devenue facile non pas qu'elle soit devenue désirable, mais dans le chemin que Job a fait, la souffrance a retrouvé sa juste place. Elle n'occupe plus tout

l'espace. Malgré la souffrance Job a su trouver un temps opportun pour une parole d'émerveillement et de louange.

### ***Parole et silence dans la communauté***

La communauté est le lieu où circulent la parole et le silence, d'abord dans le sens où le silence des uns est nécessaire à la parole des autres. Je ne suis pas tout, l'autre homme est nécessaire, l'autre m'est nécessaire. Disant cela, il faut que je lui laisse de la place, que je n'occupe pas tout l'espace. Se taire donc pour laisser parler l'autre. Le temps ici est le temps du respect, de la reconnaissance de la dignité de chacun. Tous dans la communauté ont quelque chose à dire ; tous dans la communauté, au temps voulu, demandent mon silence pour qu'ils puissent à leur tour prendre la parole.

C'est alors de ce silence respectueux que peut émerger la parole vraie, une parole qui ne sera pas blessante parce que l'autre aura été reconnu, paroles qui s'échangent et qui construisent la communauté. Bien sûr nous sommes là dans une figure idéale et nous le savons que trop bien, nos communautés sont pleines de silences résignés, de silences hargneux et de paroles blessantes, de prise de pouvoir etc. Et pourtant quelle est la signification d'être une communauté d'Église si ce n'est de constamment chercher les bons temps pour parler et les bons temps pour se taire, de constamment chercher à casser ces silences et ces paroles qui sont là au mauvais endroit, au mauvais moment.

Et la spécificité de la communauté chrétienne c'est aussi de nous offrir autre chose que des arguments de justice sociale, c'est d'être *le*

*lieu de la présence du Seigneur*, présence qui nous fait vivre, présence qui se reçoit et qui se reconnaît dans le silence et présence qui nous pousse aussi à parler quand le temps est propice pour éviter que les pierres ne le fassent à notre place. Benoît XVI exprimait bien cela dans une de ses catéchèses : « Le silence est capable de creuser un espace intérieur au plus profond de nous-mêmes, pour y faire habiter Dieu, afin que sa parole demeure en nous, pour que notre amour pour lui s'enracine dans notre esprit et dans notre cœur et anime notre vie. »<sup>4</sup>

## Conclusion

Je terminerai en évoquant le récit évangélique des disciples d'Emmaüs, un très beau texte où alternent paroles et silences. *Il fallait parler*, il fallait dire sa douleur, il fallait dire « reste avec nous », et puis *il fallait se taire* dans l'auberge, au moment de la fraction du pain pour laisser apparaître la Présence.

Il nous faut savoir trouver nos *chemins d'Emmaüs* pour avancer, pour discuter, pour tenter de comprendre pour se redire les Écritures ; en d'autres moments, il nous faut savoir trou-

ver nos *tables d'Emmaüs*. Et là alors, si on sait faire silence, nous est offert un moment d'une densité et d'une richesse incomparable parce qu'habité d'une Présence, une Présence qui est Don parfait, une Présence qui ne supprime pas nos souffrances mais qui est, au milieu d'elles, lumière d'espérance, une Présence qui nous relie parce qu'elle est offerte simultanément à tous parce qu'elle nous convoque tous, nous pousse à nous regarder les uns les autres et à nous reconnaître comme des frères.

Et puis à nouveau après le silence de la table, un temps pour la parole joyeuse qui sort de ce *silence habité* : « Nous avons vu le Seigneur ! »

*Thierry Collaud*

### Notes

1. *La cité de Dieu*, XIX,13.
2. Jean-Paul II, « Le don désintéressé. Méditation. » dans *Nouvelle Revue Théologique*, 134, n° 2, 2012, pp. 188-200.
3. Emmanuel Levinas. « La souffrance inutile. » dans *Entre nous, essais sur le penser-à-l'autre*. Paris, Librairie Générale Française (Le livre de poche), 1993, pp. 100-12, p. 109.
4. *Catéchèse* 7.3.2012